

Robert d'AUNOUX
DIRECTEUR

LA DISCUSSION

CHARLES-ALBÉRIC
ADMINISTRATEUR-GÉRANT

Tous les genres sont bons
hors le genre ennuyeux.

Journal Politique, Littéraire & Mondain
HEBDOMADAIRE

De omni re scibili....
et quibusdam aliis.

ABONNEMENTS

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	8 fr.	Un an.....	10 fr.
Six mois.....	4 fr.	Six mois.....	5 fr.
Trois mois.....	2 fr.	Trois mois.....	2 50

ADMINISTRATION - RÉDACTION : 36, Rue Ferrandière, à Lyon

Henry DERVYL, Rédacteur en chef.

ANNONCES ET RÉCLAMES

A l'Agence V. Fournier, rue Confort, 14, Lyon
et dans les bureaux de la Discussion.

Théâtre des Célestins (Coup d'œil rétrospectif). — Croquis Romains. — Lugdunum. — Décadents et Délitescents. — Le Conseil Judiciaire.

SOMMAIRE

Le Théâtre des Célestins. — Coup d'œil rétrospectif — *Un ancien du parterre*. Ernest Renan. — J. Hériès. Encore un sonnet. — *Jean Sarrazin*. Croquis romains. — *Marius Berger*. Noël. — *Jehan Sarrazin fils*. Lugdunum (sonnet). — *Constance M.* Décadents et délitescents. — *Tristram Schandy*. L'amour qui tue. — *Luc Argelès*. Souvenirs de Turquie (suite). — *Antonio Ladrone*. Huit jours à pierre-sur-Haute et dans les montagnes du Forez (suite). — *Ch. Piérot*. Fifirole le Terrible (suite). — *René Rouz-Sana*. Grand-Théâtre. — *Mario*. Théâtre des Célestins. — *Jehan Damiette*. Au Conseil judiciaire. — *Gustapens*. Théâtre Bellecour. — *Jehan Damiette*. A la première de Martyre. — *Marco Pepe*. Casino des Arts. — *Séverin*. Scala-Bouffes. — *Charles Albéric*. Cirque Continental. — *Sainte-Jules*. Cirque Rancy. — *D'Orismont*. Ménagerie Pianet. Autour de la scène. — *Arlequino*. Petite correspondance. Bulletin bibliographique.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS Coup d'œil rétrospectif

La décadence de notre deuxième théâtre municipal est un fait constaté ; le public se déshabite de plus en plus de le fréquenter, et, si le mouvement va s'accroissant, les acteurs joueront bientôt devant des banquettes vides.

Diverses raisons peuvent expliquer cette décadence ; et d'abord, le beau monument élevé d'après les plans de M. André convient-il bien à sa destination ? c'est contestable, du moins à certains points de vue. On peut dire d'une manière générale que les théâtres luxueux ne sont pas ce qu'il faut au genre léger ; les joyusetés grivoises, et parfois *gros-sel*, n'aiment pas à être encadrées dans l'or et le velours ; jamais les Parisiens n'ont eu la pensée d'embellir leur théâtre du Palais-Royal, qui n'est qu'une affreuse boîte. La même observation s'applique à la représentation des drames populaires formant le fond du répertoire des Célestins.

Enfin, les habitués les plus fidèles du vieux théâtre sont mal à l'aise au milieu de ce luxe ébouriffant ; ils regrettent leur ancien parterre-debout où l'on pouvait venir en habit de travail, après souper, voir, à peu de frais, la moitié du spectacle. Aujourd'hui, il est nécessaire de faire toilette pour aller aux secondes, quoique les spectateurs soient juchés à une très grande hauteur comme des bibelots sur une étagère, et encore le prix des places a été augmenté ! Ajoutons que les pièces à la mode, les pièces à thèses de MM. Dumas fils et Cie, sont peu appréciées par cette catégorie de spectateurs, à qui il faut des idées simples, naturelles, et non pas des paradoxes plus ou moins spirituels. A défaut, ils vont dans les cafés-concerts entendre des turpitudes et absorber des consommations de dernier choix.

D'autre part, cet insuccès ne doit-il pas être attribué, dans une certaine mesure, à l'administration du théâtre qui laisse incontestablement beaucoup à désirer ? Depuis plusieurs années, la troupe est notablement insuffisante ; les représentations données de temps à autre par des artistes de passage en font encore mieux ressortir la pauvreté.

Le répertoire habituel est peu varié : de vieilles rengaines, comme le *Courrier de Lyon* et la *Cagnotte*, ne sortent pas de l'affiche, et c'est le plus souvent par le théâtre Bellecour ou les troupes ambulantes, que nous avons connaissance des ouvrages nouveaux qui ont eu du succès à Paris.

Disons pourtant, à l'honneur de M. Roger Dalbert, qu'il paraît disposé à faire défiler devant nous les nouveautés parisiennes, car il nous a déjà donné, en très peu de temps, le *Fiacre 117*, la *Doctoresse*, *Gerfaut*, la *Perche*, le *Conseil judiciaire*. C'est un bon mouvement dont on ne peut que le féliciter.

Mais, d'autre part, bien à regret, nous constatons que si quelques acteurs paraissent en faveur auprès du public, le Directeur semble avoir à cœur de s'en

débarrasser au plus vite, comme il a été procédé récemment à l'égard de M. et M^{me} Belliard, MM. Gerbert, Jalabert, Dumoraize, Guy, Holtinger, etc. Cependant, cette faveur, est une cause de prospérité pour le théâtre ; l'artiste, sûr d'être toujours bien accueilli, dispose de tous ses moyens ; tandis que dans le cas contraire, l'anxiété le paralyse, et il se montre tout autre que ce qu'il pourrait être. De son côté, et question d'art à part, le public se rend avec plus de plaisir à un théâtre où il trouve des acteurs qui ont ses sympathies ; cela devient une habitude dans laquelle une certaine affection très réelle entre pour une bonne part. Telles étaient les relations qui existaient autrefois entre la troupe des Célestins et les habitués de ce théâtre ; et à cette occasion, il serait peut-être utile de rappeler au souvenir des Lyonnais, avant qu'ils soient complètement oubliés, quelques-uns des artistes qui furent les plus goûtés à Lyon, de la précédente génération.

A tout seigneur tout honneur : commençons par *Dorsay*, le héros des dévouements chevaleresques, l'homme fort et bon, qui secourait les faibles, et protégeait l'innocence persécutée. C'est à lui qu'il fallait entendre dire : *moi, Mathilde!* quand l'ingénue M^{me} Lefebvre tremblante de frayeur, lui demandait : *qui donc me protégera ?*... Un frisson de plaisir courrait dans la salle, chacun sentait que désormais la pauvreté serait en sûreté, et personne n'avait envie de rire. S'il faut en croire la chronique scandaleuse du temps, cet homme, qui savait si bien exprimer les sentiments nobles, n'aurait été, dans sa vie privée, qu'un fieffé chenapan. Il n'y aurait là rien d'extraordinaire, et c'est sans doute en vertu de cette loi des contrastes (identité des contraires) que la plupart de nos acteurs comiques sont tristes comme des croque-morts. En ville, *Martin*, l'excentrique comédien, dont nous regrettons le départ, avait une figure lugubre. Avant d'arriver à la vieillesse, *Dorsay* fut atteint d'une grave maladie d'yeux, et ne pouvant se résigner à perdre la vue, il mourut de désespoir.

N'oublions pas le père *Célicourt*, qui nous a amusés pendant près d'un quart de siècle et n'a quitté le théâtre que pour mourir. Vers la fin de sa vie, le père *Célicourt* était à peu près aveugle, et quelquefois, il lui arrivait de tourner le dos à son interlocuteur, ce qui ne l'empêchait pas d'être un excellent comique, et personne n'a jamais joué mieux que lui le rôle du vieux bureaucrate dans le *Gamin de Paris*. Il a été remplacé, autant qu'il pouvait l'être, par *Lambert*, le *gros Lambert*, comme on disait, fin bon homme, toujours souriant, toujours aimable, à la ville comme au théâtre, galant auprès des dames, ayant des façons de gentilhomme du dix-huitième siècle. Il était très aimé, et sa situation était bonne, mais en vieillissant, la mémoire lui fit défaut, il ne savait plus ses rôles, ce qui l'affectait beaucoup. Il fut alors pris d'humeurs noires, et mourut hypocondriaque. Sa mort amena celle de la bonne-maman *Desvignes*, qui tenait, non sans talent, l'emploi des duègnes au Grand-Théâtre, et avec laquelle il était lié d'affection sérieuse depuis les temps préhistoriques.

Dans l'ordre d'ancienneté, j'aurai déjà du parler d'*Ambroise*, plantureuse nature de Roger-Bontemps, qui occupait à lui seul toute la scène. *Ambroise* excellait dans tous les rôles, très divers d'ailleurs, à lui confiés. Il était bon partout, et possédait une voix de ténor qui lui permettait de chanter, sans fatigue, le grand air de bravoure de *Guillaume Tell*. Il nous a quittés pour aller à Paris avec son ami *Poirier*, le jeune premier comique, très amusant, que nous avions à cette époque, et qui, il y a peu de temps, était encore au Palais-Royal.

Ambroise ne pouvait être remplacé que par celui qui lui a succédé, le joyeux et bruyant *Lamy*, dont la large face épanouie en pleine lune, faisait les délices des amateurs de grosse gâté. Sa femme, la mignonnette M^{me} *Lamy*, n'était pas non plus la première venue, ni comme femme ni comme actrice ; mais, à la fin, entraînée, elle tomba dans la charge, ce qui n'était pas son fait, organisée qu'elle était, pour jouer

plutôt la fine comédie. Ces pauvres gens avaient réalisé quelques économies, ils voulaient tenter la fortune en prenant la direction du Gymnase d'abord, et du théâtre des Variétés ensuite. Il furent ruinés et moururent bientôt.

A côté de *Lamy*, nous avions encore *Lureau* que l'on n'a pas remplacé complètement. *Lureau* était doué d'une figure de Jocrisse qui n'eût pu être mieux trouvée, lors même qu'il l'eût commandée à un peintre ou à un sculpteur. Nous n'avons jamais eu de types de domestiques ou de garçons de salle aussi bien réussis. *Lureau* avait pourtant un défaut ; quand il avait dit une bonne calembredaine, et cela lui arrivait souvent, il ne pouvait s'empêcher d'en rire tout le premier.

Le pauvre garçon n'était pas heureux, il avait de lourdes charges de famille. En prenant de l'âge, le découragement le saisit ; il s'est suicidé.

Et *Fournier* ? Aucun de ceux qui ont vu ce fin comique ne peuvent l'avoir oublié. Il jouait les *Ravel* et les *Arnal* presque aussi bien que *Ravel* et que *Arnal*, de fameuse mémoire. Sa carrière dramatique n'a pas été longue ; il était devenu gros, trop gros, un peu emporté ; il se retira, laissant au théâtre, comme héritage, une charmante fille qui a dû faire son chemin, honnêtement s'entend.

Enfin, nous avons encore à rappeler au souvenir du public lyonnais *Dupré*, le bon *Dupré*, qui jouait avec une telle vérité le rôle du traître *Rodin* dans le *Juif-Errant*, qu'en le rencontrant à la sortie du théâtre, on était tenté de lui jeter des pierres. Cet affreux gredin en peinture était le meilleur homme du monde ; sa bonté allait jusqu'à la débonnairerie. J'ai assisté aux débuts de *Dupré*, la première impression fut très mauvaise ; Dieu ! qu'il est laid et mal bâti ! entendais-je dire autour de moi, quel binette !... puis à mesure que la représentation s'avavançait, cette impression allait s'effaçant, et, à la fin, tout le monde s'accordait à reconnaître qu'il avait beaucoup de tenue, et *disait* très bien. C'est, qu'en effet, *Dupré* était un artiste de grand mérite ; il aurait fait un excellent professeur de déclamation à notre Conservatoire, s'il eût vécu davantage. Il est mort pas tout à fait misérable, mais bien peu s'en fallait.

J'en passe, et des meilleurs. Je ne puis cependant refuser une mention à celui qui, pendant de nombreuses années a été chargé, aux Célestins, de conjuguer le verbe aimer dans tous ses temps, je veux parler de *Henry*, le jeune premier inamovible, qui doit être aujourd'hui un peu plus que septuagénaire.

Sans avoir été précisément beau, il avait une physionomie très sympathique, et se mettait bien. Son talent comme acteur n'était pas des plus remarquables, mais il possédait beaucoup de chaleur d'âme ; l'on peut dire, sans commettre une phrase, que c'est avec le cœur qu'il composait ses rôles, il ne se trompait jamais. Ce garçon, de talent ordinaire, savait aimer encore mieux que *Gerbert* !... Que de conquêtes platoniques, parce que cet homme, obligé par profession d'être à peu près chaste soir enflammé d'une vive ardeur amoureuse, avait de très bonnes mœurs ; il n'aimait en réalité qu'une seule femme : la sienne. Combien de jeunes filles ont dû rêver d'un mari semblable !... Je me rappelle une petite comédie, pas mal tournée, qui eut quelque succès dans le temps, et dont j'ai gardé le souvenir à cause d'un incident qui me fit beaucoup rire. Il s'agissait d'une jeune personne, bien dotée, qui avait à choisir entre trois prétendants : un riche châtelain ; un dandy spirituel, aimable et galant, et un jeune homme sentimental, ne sachant guère que pleurnicher en parlant sans cesse de sa mère. Le châtelain était d'abord évincé, comme trop orgueilleux ; restait le sentimental et le dandy. Ce dernier, après diverses péripéties, et pour en finir, proposait à son concurrent de trancher la difficulté par un tirage au sort. *Henry* qui, bien entendu, représentait l'amoureux sentimental, repoussait cette proposition avec indignation, déclarant que l'emploi de ce mode de procéder lui paraissait une injure grave envers la personne qu'il aimait.

Celle-ci, qui avait tout entendu, entra alors en scène, et combait immé-

diatement les vœux de son délicat amant.

A ce moment, une toute jeune fille, assise à côté de moi, se levait, comme mue par un ressort, s'écria très haut, en applaudissant à outrance : *Ah ! que j'avais donc peur qu'elle prenne l'autre ! ! !*

Henry n'a pas été heureux : *Marié* de bonne heure à une femme fort agréable, il l'a perdue prématurément, et si je suis bien informé, ses enfants sont également morts. Il est le dernier survivant d'une pleiade d'artistes dont la mémoire doit être chère aux Lyonnais, et l'on peut ajouter qu'il se survit en quelque sorte à lui-même. La ville devrait faire en sa faveur ce qu'elle a fait pour un autre vétéran, *Gustave d'Héroux*, décédé récemment, lui donner quelque petit emploi de retraite, dont le traitement le sortirait de la gêne.

UN ANCIEN DU PARTERRE.
(La suite au prochain numéro.)

M. RENAN

L'abbesse de *Jouarre* nous a fait souvenir d'un sonnet de M. Jules Hériès que nous avions lu jadis dans l'*Artiste*, bien que datant de 1873, il convient encore à merveille à la tournure d'esprit de l'auteur de la *Vie de Jésus* :

RENAN
C'est un homme de style et de phrase insensée,
Qui ne croit pas à l'âme, et qui vous dit, mordu,
Du Christ qu'il a volé le visage de Dieu,
Et de Dieu qu'il n'a pas, que c'est une pensée !
Il répand son amour dans sa phrase glacée,
Et trouvant que ce monde est un très mauvais lieu
L'aime à cause du style, et regarde au ciel bleu
Sa phrase de nuage épars et dispersé.
Il a fait un froid livre, humide de ses pleurs,
Un livre très exquis, et débordant de fleurs ;
Dans ce livre il disait : Jésus-Christ est un sage !
Jésus-Christ est un sage, un rêveur comme moi,
O mon frère Jésus, je suis semblable à toi,
Mais je l'idéalise avec un blanc nuage !
Jules Hériès.

ENCORE UN SONNET !

Toutes les fois qu'il y a une bonne œuvre à faire, on est sûr de voir arriver au premier rang *Jean Sarrazin*, le poète populaire, un sonnet à la main. Voici celui que lui ont inspiré les terribles inondations du Midi.

Les inondations.
Les torrents descendaient en goulant, des montagnes.
Et chassaient, bruyamment, les fleuves de leurs lits.
Le village et la ville étaient ensevelis
sous les eaux, et la barque errait dans les campagnes.
Ces cris volaient : Sauvez nos enfants, nos compagnons !
Nos toits sont effondrés et nos murs démolis,
Et l'onde — autre saire — aux larges et froids plis.
Les couvrait... Mort, toujours à ces tournois tu l'agnes...
Le mont s'est déroulé, la plaine est une mer ;
Le pa.s riche et gai n'est plus qu'un froid désert
Noir de limon, couvert d'un réseau de ravines...
Oh ! que de ce fleau nos frères soient vainqueurs...
Qu'ils vont, pour réparer au plus tôt leurs ruines
Une inondation de pitié dans nos cœurs.
Lyon, ce 17 novembre 1886.

Jean Sarrazin.
Allons ! les féaux ont encore leur utilité puisqu'ils nous procurent parfois un tel régal intellectuel.

CROQUIS ROMAINS

Liminaire

Autrefois, après avoir passé le Tibre à *Ponte-Molle* et vu se profiler en plein ciel la gigantesque coupole de *Saint-Pierre*, le voyageur, simple piéton poudreux, pèlerin de l'art, ou personnage accouru en équipage, entrant dans Rome par la porte du *Peuple*. Il traversait une place immense de forme à peu près circulaire, au centre de laquelle s'élevait l'obélisque qu'Auguste fit venir d'Héliopolis après la défaite d'Antoine, et que gardent des lions de granit vomissant une eau claire et abondante dans des vasques de marbre.

Ayant salué du regard la colline du *Pincio* couverte de jardins (jadis ceux de *Lucullus*), il arrivait en pleine Rome, au *Corso* que *Stendhal* a appelé une « rue sublime ».

L'impression, avivée par mille souvenirs, était grandiose.

Aujourd'hui, au sortir d'une gare monumentale, on traverse une vaste

place ornée de squares ; c'est la place des *Thermes*, ainsi appelée à cause des ruines colossales des *Thermes de Dioclétien*, qui lui font ceinture tout un côté. Cette large rue, qui s'ouvre devant nous avec ses belles maisons blanches et ses hôtels coquets, est la rue *Nationale* de création récente. Tout le quartier avoisinant la gare, a remplacé, comme par enchantement, depuis que Rome est devenue la capitale de l'Italie unifiée, prairies, vignes, villas et jardins. La rue *Nationale*, comme la plupart des rues de Rome, (n'oublions pas que nous sommes dans la ville aux sept collines), est assez accidentée. Tournant le dos au débarcadère, nous en descendons la pente douce. Droite d'abord sur un long parcours, elle zigzague ensuite, pour aboutir en vue du vieux palais de Venise, où est logée l'ambassade d'Autriche. En face de ce palais sombre et crénelé comme une forteresse, aboutit le *Corso*.

Cette fois, l'impression produite est moins sévère, moins recueillie, parce qu'elle se complique des contrastes étranges qu'offre la Rome ancienne et solennelle avec la Rome pimpante d'aujourd'hui, capitale d'une nation jeune, rapidement modernisée.

A peine arrivée, l'étranger court à *St-Pierre*, c'est inévitable. Il se rend ensuite au *Colisée*, puis, traversant le *Forum*, monte au *Capitole*.

Le voyageur, dont le temps est limité et qui pourtant veut tout voir : ruines, palais, églises, musées, villas... dans un accès de curiosité haletante, voit mal, comprend à contre-sens, et n'emporte au retour qu'une image vague, des souvenirs confus, quelques déceptions et un violent mal de tête.

Mais, quand on a pu consacrer assez de temps pour se familiariser avec l'aspect de chaque ruine, de chaque monument et en apprendre l'histoire ; qu'on a définitivement classé dans son cerveau les fresques les plus remarquables, les tableaux les plus célèbres, et les chefs-d'œuvre de la sculpture, on commence à aimer Rome qui ne séduit jamais tout d'abord, amour d'artiste, d'archéologue, d'historien ou de poète, fait de l'admiration raisonnée qu'on ressent pour chaque partie de ce tout qui, les premiers jours, semblait un indéchiffrable chaos.

Cette admiration se fortifie chaque jour davantage, et c'est au point que beaucoup de gens possédant à un haut degré le sentiment du beau, au moment de quitter une ville si féconde en jouissances artistiques, ont senti le cœur leur manquer, et ont ajourné leur départ indéfiniment.

Tout a été dit sur Rome depuis *Rabelais*, *Montaigne*, le président de *Brosses*, *Chateaubriand*, *M^{me} de Staël* et *Stendhal* jusqu'à *Taine*, *About*, *Louis Veillot*, *Francis Wey*, *Gaston Boissier*... et tant d'autres ! Aussi, n'ai-je pas la prétention de donner ici du nouveau, et, pour ne pas répéter des descriptions qui ne peuvent être dépassées aux points de vue de l'exactitude du rendu et de la magnificence du style, m'abstiendrai-je de parler des monuments.

Encore moins entreprendrai-je des considérations à perte de vue sur l'histoire, l'art et la philosophie. Ma part sera assez belle si je réussis de légers croquis, essayés d'après ce que j'ai observé, au hasard de mes pérégrinations, dans ce kaléidoscope géant qui est la rue. On glane ce qu'on peut. Je vous présente d'abord le *carnaval* dont le prestige hélas ! diminue d'année en année.

CARNAVAL ROMAIN

La suppression de la course des chevaux *barberi* a enlevé au carnaval romain sa grande originalité. Cette course avait lieu au *Corso*, rue très longue, très droite, plane dans tout son parcours, mais étroite, rétrécie encore par la foule avide d'émotions. Les *barberi*, chevaux ardents de la campagne romaine, lâchés en toute liberté, excités par les pompons à piquants dont ils étaient couverts, affolés par les cris des spectateurs, bondés et mordus par des rivaux plus

impétueux, se précipitaient parfois sur cette haie vivante qui, de chaque côté, bordait la rue. Moment terrible où, dans la violente poussée de la foule apeurée, des gens périssaient étouffés, piétinés, écrasés.

C'est à la suite d'un accident de ce genre survenu sous le balcon même où se tenait la famille royale, que le roi défendit formellement un divertissement aussi dangereux, mais qui, par cela même, passionnait les Romains. Ces courses de chevaux avaient été installées au *Corso* en 1468 par le pape Paul II. *Montaigne* raconte qu'il a vu courir des vieillards nus, des ânes, des buffles et des juifs !

Lors de mon séjour (il y a trois ans), pour rendre au carnaval un peu de son entrain d'autrefois, on imagina d'inviter à Rome les masques types des principales villes d'Italie, de façon à former un *Congrès*, le plus burlesque du monde, le plus fou, le seul peut-être où l'accord fut possible.

Vous pensez bien que les invités en question ne pouvaient arriver en même temps dans la ville éternelle, et tout déguisés. Comme une entrée solennelle était pourtant indispensable, voici comment on s'y prit : Au jour et à l'heure fixés, les représentants de la gaieté italienne ayant, dans une des salles de la gare, endossé chacun le costume de son emploi, montèrent dans un train spécial qui s'éloigna sans trop de bruit à quelque distance, et revint ensuite signalant son arrivée à coups de sifflets stridents.

Devant la gare, le masque romain, *Rogantino*, attendait avec toute son escorte. Autour, était amassée la foule impatiente dont les remous étaient terribles dès qu'une fausse alerte était donnée. La nuit tombait. On alluma des torches et des flamme de bengale. Enfin parurent des costumes multicolores ; les cris : *il congreso ! il congreso !* retentirent ; la foule, que ne pouvait contenir un cordon de soldats, se porta en avant. Des fanfares, des vivats éclatèrent. Quand le silence fut relativement rétabli, *Rogantino* souhaita la bienvenue à ses confrères « accourus à son appel de tous les points de l'Italie ». C'était peut-être trop dire, car de méchantes langues m'affirmèrent que la plupart de ces masques tant fêtés n'avaient jamais quitté Rome ! Cependant, le brave public n'entendait pas malice à la petite comédie jouée pour lui plaire, et il crut naïvement, comme au théâtre, « que c'était arrivé ».

Chacun ayant pris place, le défilé commença. Alors ce fut un coup d'œil féérique. Les arcs de fer qu'on avait élevés, de distance en distance, dans la rue Nationale, la plus large des rues de Rome, s'illuminèrent en un clin d'œil, et l'illusion fut celle d'une longue voûte de feu sous laquelle la multitude s'engagea dans une formidable poussée.

Le flot des curieux grossissait de plus en plus. Il devenait impossible d'approcher des masques. Comme, de guerre lasse, j'allais me retirer, je rencontrai plusieurs amis, parmi lesquels le docteur T..., un Corse qui a fait de Rome, qu'il adore, sa patrie d'adoption. Le docteur était à lui seul plus enthousiaste que tous les Romains pris ensemble.

« Suivez-moi ! » nous cria-t-il comme dans *Guillaume Tell*. Nous nous engageons dans une rue transversale. Passe un omnibus ; il est complet. N'importe, nous le prenons d'assaut en dépit des réclamations, et le docteur, dont la joie est positivement celle d'un enfant, nous explique son plan : « Nous arriverons place de Venise avant le cortège, et là, convenablement installés, nous le verrons défiler tout à notre aise. » En effet, nous arrivons juste à temps, et, cette fois, pas un détail ne nous échappe.

Les cavaliers qui ouvrent la marche sont des officiers en riche et élégant travesti de la plus inédite fantaisie. Voici les musiciens, voici les carrosses dorés où trônent les membres du Congrès qu'on applaudit tour à tour et dont circulent de bouche en bouche les noms bien connus : *Gianduja* de Turin, *Il Marchese* de Gènes, *Stenterello* de Florence, *Meneghino* de Milan, le *Docteur Balanzon* de Bologne, *Arlequin* de Bergame, *Pantolon* de Venise, *Pulcinella* de Naples. Il y a des dames

Viens à mon aide, ô Mort, toi seul, m'en délivre... (Il sort avec deux autres en pleurant.)

GRAND-THEATRE

Devant une salle peu garnie... heureusement, Carmen cette exquise partition, a été bien maltraitée l'autre soir.

THEATRE DES CELESTINS

Les Trois Chapeaux, comédie en trois actes de M. Hennequin. — Un Conseil judiciaire, comédie nouvelle, en trois actes, de MM. Jules Moineaux et A. Bisson.

huit heures il était impossible de trouver la moindre place, et, dans l'impatience du public, le lever de rideau, charmant pourtant et bien joué, les Gripps-Sois, a passé presque inaperçue.

avocat moudain; son jeu est plein d'observation et de réalisme; ses gestes élégants, arrondis, gracieux, sont bien ceux du rôle, il est entré à merveille dans le jeu du personnage, il a bien saisi l'intonation voulue.

Au Célestin

Première du Conseil judiciaire: Lans une loge: — Maman, donne-moi mon rigolo polichinelle.

THEATRE BELLECOUR

Martyre, drame en cinq actes, de MM. d'Ennery et Tarbé. L'impresario, M. Simon, qui, l'an passé, nous a donné au théâtre Bellecour, la Doctoresse, le Voyage en Suisse, Notre-Dame de Paris, le Petit Poucet, fait en ce moment une grande tournée artistique en représentant un peu partout Martyre, tiré de l'épouvantable roman de M. d'Ennery.

Paulette, qu'il attend incessamment; elle arrive avec Sir Elie Drack (M. Sully), ancien consul anglais, son mentor improvisé, et ignore encore la prétendue faute de sa mère et le divorce. Elle n'a rien de plus pressé que de regarder autour d'elle; elle s'aperçoit avec stupeur que tout a été changé, meubles, tentures, disposition. Le père, très ennuyé, la voix étouffée par les sanglots, s'efforce de lui faire comprendre ce qui est arrivé, mais elle refuse de croire sa mère coupable.

Je viens d'en citer un; il dit quelque part: « Cela a failli m'épouvaner. » Au quatrième acte, grâce à lui, M^{me} de Moray pénètre dans le domicile paternel; la comtesse et sa mère pleurent en s'embrassant; l'amiral reste dans un coin, navré et silencieux; l'Anglais, lui, verse un flot de larmes et tout en s'essayant dit, la voix mouillée de sanglots: « Je... je... je ne pleure pas. » Non, au contraire!

Et voici la note que nous avons pu lire dans les journaux: « On nous prie d'annoncer que M^{me} Dorsey, qui a fait de nombreuses et importantes créations au théâtre de Célestins, de Lyon, et qui appartient au théâtre de Déjazet, jouera plus dorénavant que sous ses noms de famille d'Angé d'Orsay, afin d'éviter toute confusion avec les personnes qui ont porté et portent encore le nom de Dorsey. »

CASINO

On dit que la colère gagne Le vieux empereur d'Occident. Il ne s'est pas contenté, Charlemagne, d'être un grand empereur, il a même chanté jadis M. Vingtrinier.

